

Séminaire « Espaces Culturels » 2016 : « Espaces cachés » — Cécile Rousselet (Paris 3 – Paris IV)
Vendredi 25 mars 2016

Des *kommounalki* aux *khrouchtchiovki*. Les cuisines entre espace privé et espace public dans la littérature soviétique (1920-1991).

EXEMPLIER

Mikhaïl Zochtchenko, *Contes de la vie de tous les jours: nouvelles satiriques soviétiques des années 1920*, Paris, Noir sur Blanc, 1987, p. 21-24.

Récemment une bagarre a éclaté dans notre appartement. Et pas qu'une bagarre, une vraie bataille. A l'angle de la Glazova et de la Borovaïa.

On se bagarrait, naturellement, le cœur pur. On a presque arraché la dernière cafetière de l'invalidé Gavrilytch. Raison principale : les gens sont vraiment trop nerveux ; ils se détraquent pour des bagatelles de rien. Ils s'enfièvent. Et donc, ils se battent avec grossièreté, comme dans un brouillard.

Oui, évidemment, après une guerre civile on dit que les nerfs du peuple se détraquent toujours. Peut-être, mais ce n'est pas cette idéologie qui cicatrisera plus vite la carafe de l'invalidé Gavrilytch.

Donc, mettons qu'une locataire, Maria Vassilievna Chiptsov, arrive dans la cuisine à neuf heures du soir et qu'elle allume son réchaud. Elle allume le réchaud tous les jours à cette heure-là. Elle boit du thé et s'applique des compresses.

Donc, elle arrive dans la cuisine. Elle pose le réchaud devant elle et elle allume. Mais lui, qu'il aille se faire foutre, ne s'allume pas. Elle pense : pourquoi ce putain de réchaud ne s'allume pas ? Il est peut-être bouché, ce salopard ! Alors, de la main gauche elle prend l'écouvillon pour le déboucher. [...] Daria Pétrovna Kobylina, dont c'est l'écouvillon, jette un coup d'œil pour voir ce qui avait été enlevé et répond :

— Ce balai, estimée Maria Vassilievna, entre autre, vous allez le reposer.

Bien entendu, la Chipstov explose à ces paroles. [...] Le bruit attire le mari, Ivan Stepanytch Kobylina, donc c'est l'écouvillon. Un homme qui pète de santé, même qu'il est bedonnant ; mais, à son tour, nerveux. [...] Alors là, le tintouin recommence [...]. Naturellement, tous les locataires viennent s'entasser dans la cuisine. [...] La bagarre se confirme. C'est parti ! [...]

Deux semaines après ces faits, le procès a eu lieu. Mais ils sont tombés sur un juge du peuple qui était aussi un peu nerveux. Il leur a fait la leçon.

Illia Ilf et Evguéni Petrov, *Le Veau d'or*, trad. Alain Préchac, Paris, Parangon, 2002, p. 151-153.

Il arriva cependant peu après que Vassisouali oublia à nouveau ses devoirs, et l'ampoule criminelle continua de brûler au milieu des toiles d'araignée et de la poussière. L'appartement exhala un vaste soupir. Une minute plus tard, le citoyen Hygiénichvili faisait son apparition à la porte de Vassisouali. Il portait des bottes de toile bleue et un bonnet plat en fourrure de mouton.

Allons-y, dit-il en attirant Vassisouali du doigt.

Il prit ce dernier fermement par le bras, le mena par le couloir sombre, où Vassisouali fut soudain pris d'une sorte de vague à l'âme qui le rendit quelque peu rétif et, d'une poussée dans le dos, le propulsa au beau milieu de la cuisine. Vassisouali s'accrocha aux cordes à linge pour conserver son équilibre et jeta autour de lui des regards apeurés. Tous els locataires étaient réunis. Il y avait là, silencieuse, Lucie Frantsevna Pferd, son visage autoritaire rehaussé de traits de crayon violets. Près de la déléguée de l'appartement on pouvait voir tata Pacha, éméchée comme toujours, assise pleine de tristesse sur un fourneau éteint. Juste en face de Vassisouali intimidé se tenait Nikita Priakhine, narquois et les pieds nus. Au-dessus des degrés menant à la soupente se penchait la tête de la « grand-mère à personne ». Dounia adressait des signes à Mitrich : l'ancien chambellan de Sa Majesté souriait en cachant quelque chose derrière son dos.

Qu'est-ce qui se passe ? Une réunion générale ? demanda Vassisouali d'une voix fluette.

Mais oui, mais oui, répondit Nikita en avançant vers Vassisouali, une réunion. Tout ce que tu voudras. Avec du café, du cacao ! Couche-toi ! cria-t-il brusquement en soufflant au visage de Vassisouali une haleine qui empestait la vodka, ou peut-être la térébenthine.

Dans quel sens, couche-toi ? demanda Vassisouali Andréiévitich qui se mit à trembler.

À quoi bon parler avec lui, puisqu'il ne veut pas comprendre ? fit le citoyen Hygiénichvili qui s'accroupit pour lui palper la taille, afin de déboutonner ses bretelles.

Au secours ! cria en un souffle Vassisouali, un regard fou posé sur le visage de Lucie Frantsevna.

Il fallait éteindre la lumière ! répondit sévèrement la citoyenne Pferd.

Iouri Trifonov, « Des jeux sans fin », in *Mise à mort d'un pigeon*, trad. Lily Denis, Paris, Gallimard, 1982, p. 149.

Un grand appartement communautaire de cinq pièces, envahi avec le temps de tout un bric-à-brac. Trois familles l'occupent. Cinq portes donnent sur le grand couloir. Dans ce même couloir, un réchaud à gaz. La maison, datant des années vingt, est de conception constructiviste. On supposait alors que la vie commune, la cuisine commune, la salle de bains commune (une par étage), les toilettes communes, devaient unir les gens, favoriser leur amitié et leur solidarité. Les jeunes gens qui ont autrefois emménagé sans l'immeuble, ont depuis longtemps trépassé, disparu, vieilli, et leurs enfants rêvent de le quitter, car tout ce qui paraissait si simple et clair aux constructivistes s'est révélé diablement compliqué et malcommode.

Lydia Tchoukovskaia, *La maison déserte*, trad. Sophie Benech, Paris, Interférences, 2007, p. 117.

Olga Petrovna, dans la baignoire, fut saisie d'un frisson nerveux. Tremblant comme si elle avait la fièvre, elle s'essuya, enfila son peignoir et sur la pointe des pieds gagna sa chambre. Elle se coucha sous la couverture et par-dessus elle mit l'oreiller sur ses pieds. Mais le frisson ne cessait pas. Elle resta couchée ; toute grelottante, regardant droit devant elle dans l'obscurité.

La nuit, vers deux heures, alors que tout le monde dormait, elle se leva, enfila son manteau et se glissa dans la cuisine. Elle prit son réchaud à pétrole, son « Primus », ses casseroles, et elle emporta le tout dans sa chambre.

Elle ne s'endormit qu'au petit matin.

Iouri Trifonov, « Par un automne aux champignons », in *Mise à mort d'un pigeon*, trad. Lily Denis, Paris, Gallimard, 1982, p. 80-81.

« Mon Dieu, mon Dieu... » ne faisait que murmurer Nadia. Elle abandonna son filet par terre, plaqua l'échelle contre l'endroit de la véranda où se trouvait la fenêtre la plus facile à ouvrir et monta, poussa la croisée, hissa non sans peine les genoux à hauteur de l'appui de la fenêtre d'où elle se laissa tomber sur le sol de la véranda avec un tel bruit que les gens du premier auraient pu croire que c'était une armoire qui se renversait. Boitant parce qu'elle avait très mal au pied, elle s'élança vers la porte qui menait aux chambres : la cuisine était vide, la cuisinière n'était pas allumée, des copaux et une bûche traînaient, ainsi qu'une feuille de journal à moitié calcinée ; elle trouva Antonina Vassilievna dans la pièce derrière la cuisine, assise par terre dans une pause étrange, appuyée au bord de son divan, la tête renversée. La vie n'avait pas quitté son regard. Elle attendait Nadia pour mourir.

Iouri Olecha, *L'envie*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1978, p. 25-26.

Un beau matin, empruntant un escalier de service au hasard, sa serviette sous le bras, lui, directeur de trust, citoyen d'allure imposante et visiblement gouvernementale, a eu l'idée, au milieu des délices de cet endroit d'aller frapper à la première porte. Comme Maroun Al-Rachid, il voulait visiter une cuisine d'un immeuble de la banlieue habité par des ouvriers. La dite cuisine était sale, noire, des mégères s'affairaient dans un nuage de fumée, des enfants pleuraient. Il a tout de suite été violemment pris à partie. Il gênait tout le monde, avec sa grande taille il prenait bien trop d'air, de place, de lumière. De plus il avait une serviette et un pince-nez et il était élégant et bien mis. Les ménagères en avaient conclu que c'était probablement un représentant d'une commission. Les poings sur les hanches, les maîtresses de maison le vitupéraient. Il a été obligé de battre en retraite. C'était à cause de lui (c'est ce qu'on lui a crié, alors qu'il était déjà dans l'escalier) qu'un réchaud s'était éteint, qu'un verre avait claqué, qu'une soupe avait reçu trop de sel.

Il est reparti sans dire ce qu'il était venu dire. Il manque d'imagination. Il aurait dû leur tenir les propos suivants :

« Femmes ! Nous allons souffler toute cette suie qui s'est déposée sur vous, nous allons nettoyer vos narines noires de fumée et vos oreilles remplies de vacarme. Nous allons obliger la pomme de terre à se défaire de sa peau magiquement, en une minute. Nous vous rendrons les heures que la cuisine vous a volées. La moitié de votre vie vous sera rendue. Toi, jeune épouse, tu es en train de préparer la soupe de ton mari, et c'est la moitié de ta journée que tu

consacres à une flaque de potage ! Nous allons transformer vos flaques en mares éblouissantes, nous allons confectionner des océans de soupe aux choux, préparer des montagnes de kacha, et le *kissel* coulera comme les langues de glace. Ecoutez-moi, maîtresses de maison, soyez patientes ! Voilà ce que nous promettons : le carrelage sera inondé de soleil, les bassines de cuivre reluiront de tous leurs feux, les assiettes seront d'une propreté liliale, le lait lourd comme du plomb, et la soupe exhalera une telle odeur, que les fleurs sur les tables en seront jalouses. »

Iouri Olecha, *L'envie*, p. 118-119

Camarades ! On veut vous priver de ce que vous avez de plus précieux, on veut vous priver de votre foyer familial. Les chevaux de la révolution vont se jeter dans vos escaliers de service et faire irruption dans vos cuisines, écrasant nos enfants et nos chats, brisant les fourneaux et les cuisinières choisies avec amour. Femmes, votre foyer qui fait votre fierté et votre gloire, est menacé. Epouses et mères, on veut faire écraser vos cuisines par les éléphants de la révolution. ... Que vient-il de vous dire ? Il s'est moqué de vos casseroles, de vos ramequins, de votre tranquillité, de votre droit de glisser une tétine dans la bouche de vos bébés... Que veut-il vous faire oublier ? Que veut-il chasser de votre cœur ? Votre maison, votre chère et bien aimée maison ! Il veut vous faire vagabonds par les champs sauvages de l'histoire.

Nancy Ries, *Russian Talk: Culture and Conversation During Perestroika*, Ithaca, N.Y, Cornell University Press, 1997, p. 21.

While talk is a central locus of value production in all societies, in Russia it has long been highly marked, consider, for example, the constant references to the "kitchen" as the most sacred place in Russian/Soviet society. There, over tea or vodka, people could speak their minds, tell their stories, and spill their souls openly; see Pesmen (1995) on the sacredness of all these communicative forms of collective interaction. The Soviet state was, of course, a critical agent in the continuous sacralization of private talk, since only these quiet communicative exchanges did most people feel free to communicate honestly and openly; however, it would greatly oversimplify the dynamic relationship between local cultural worlds and the vast state apparatus to say that private talk was valued only because it provided a space of freedom from the state's vigilance.